



La fille de d'Artagnan

de Bertrand Tavernier

Fiche technique

France - 1994 -

Réalisateur :
Bertrand Tavernier

Scénario :
**Michel Léviat d'après
une idée originale de
Riccardo Freda et Eric
Poindron**

Musique :
Philippe Sarde

Interprètes :
Sophie Marceau
(Eloïse)

Nils Tavernier
(Quentin)

Philippe Noiret
(D'Artagnan)

Jean-Luc Bideau
(Athos)

Raoul Billerey
(Porthos)

Sami Frey
(Aramis)



Philippe Noiret et Sophie Marceau dans *La fille de d'Artagnan*

Résumé

Elle s'appelle Eloïse, fille des amours illégitimes d'un mousquetaire Gascon nommé d'Artagnan et de la douce Constance Bonacieux. Le temps a passé depuis les exploits de son père et de ses compagnons, mais la jeune femme s'en est nourrie et lasse d'attendre un mari dans un couvent de province, elle saute sur la première aventure venue : elle s'invente des histoires, fait d'une note de blanchisserie un message secret à déchiffrer, imagine un complot lancé contre le jeune roi Louis 14...

Critique

La fille de d'Artagnan devait marquer le retour au cinéma du vétéran Riccardo Freda, mais un ennui de santé en a décidé autrement et c'est finalement Bertrand Tavernier, étroitement associé à l'écriture du film et lui-même fervent admirateur de Freda, qui l'a remplacé au pied levé.

A force de ne vouloir rien privilégier tout en étant partout à la fois, la caméra de Tavernier confond vitesse et précipitation, imprimant au film un rythme sans aucune mesure avec le découpage feuilletonesque du scénario. Les acteurs, nullement dirigés, donnent aussi la désagréable impression que le film est l'otage de leur propre numéro, célébrant du même coup la vacance de la mise en scène. Sentiment accru devant des dialogues qui semblent un florilège des meilleures réparties d'*Au théâtre ce soir* quand ils n'accrochent pas un vieux fonds

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

paternaliste fort déplaisant. Au reste, le problème majeur de Tavernier c'est qu'il est toujours dans l'imitation du cinéma : il ne filme pas avec l'œil du cinéaste mais avec celui du cinéphile. Il a beau vanter les films des grands et petits maîtres hollywoodiens, leur manière unique de réinventer à chaque plan un cinéma physique et rocambolesque, **La fille de d'Artagnan**, avec trois fois plus de moyens, n'a pas le quart de leur envergure et de leur imagination. Prière donc de se reporter aux originaux.

Vincent Vatrican
Cahiers du Cinéma n° 483

A l'en croire, Tavernier voulait, en reprenant **La fille de d'Artagnan**, s'offrir "un film de détente, un film de vacances", un de ces films de genre aussi, qui ne sont stériles que si on en recopie les archétypes, alors qu'on peut au contraire les renouveler pour peu que l'on s'amuse avec leurs codes, leurs schémas, sans dérision condescendante (dixit encore Tavernier...). Croire en son histoire tout en jouant de l'in vraisemblance et de la cocasserie, c'était d'ailleurs un peu le secret de fabrication d'Alexandre Dumas, dont Tavernier est resté un adepte fervent au point d'avoir toujours rêvé d'adapter **Le vicomte de Bragelonne**.

Le jeu sur les anachronismes est une autre manière encore de prendre ses distances par rapport au film historique sans compromettre sa crédibilité immédiate, grâce à des décors (d'une rue, d'un intérieur) qui préservent, par leur vraisemblance, leur quotidienneté, du risque rédhibitoire de la reconstitution. Bref, Tavernier n'a pas besoin de convier Georges Duby aux avant-premières de ses productions historiques pour en estampiller l'authenticité documentaire. Ce qui rendait insupportables les manuels scolaires d'histoire (et compromettait des vocations d'historiens), c'était bien sûr la réduction de l'aventure des nations aux seuls affrontements qui modifiaient momentanément l'équilibre des peuples et la répartition des couleurs sur les cartes géogra-

phiques. Pour échapper à cette désolante monotonie, le cinéma a bénéficié de deux précieux atouts : l'apport du roman populaire et de ce qu'on pourrait appeler le "syndrome Montaignou, village occitan", qui ont insufflé au récit historique cette dose de quotidienneté tactile et odorante qui faisait dramatiquement défaut aux manuels traditionnels. De cet apport, Tavernier a largement profité, y ajoutant sa gourmandise naturelle, pour donner des films historiques nourris d'une foule de petits faits de civilisation, saisis dans leur quotidienneté, équilibrant (quand ils ne prennent pas le pas sur eux) les faits et les péripéties. Le procédé actualise le propos par la familiarité, et Tavernier le peaufine depuis **Que la fête commence**, après **La passion Béatrice**, et même quand il s'agit d'un passé plus récent comme celui de **La vie et rien d'autre**.

Dans cette perspective, le travail des détails dans **La fille de D'Artagnan** est aussi impressionnant que réjouissant. Depuis la superbe ouverture qui fait écho à celle de **Band of Angels** de Walsh, il n'est guère de scène ou de plan que ne vienne pimenter quelque détail. incongru, bizarre, hétéroclite, comme cet appareil à déchiffrer les messages codés, qui alimente le récit tout en le désamorçant (le complot est-il bien là où on le cherche ?), ou ce trafic du café, à une époque où le breuvage n'était pas encore banalisé.

Plus généralement, le parti pris formel du film repose sur l'hétérogénéité et sa synthèse, l'harmonie des contraires : d'abord rendre crédible un épisode de la saga des trois mousquetaires, censé se dérouler entre **Vingt ans après** et **Le vicomte de Bragelonne**, mais dont Alexandre Dumas, ni aucun de ses "nègres", n'a bien sûr jamais entendu parler. Ensuite croire et faire croire à une histoire que l'on ne cesse de mettre à distance, par la parodie, l'ironie, la cocasserie. On s'en doute, l'élément unificateur qui rétablit la crédibilité et garantit l'adhésion du spectateur aussi

bien au premier degré du récit qu'au projet artistique, c'est la mise en scène. Tavernier filme **La fille de D'Artagnan** comme **L. 627**, avec des moyens d'habitude réservés aux films d'action "contemporains". Ainsi les duels sont filmés à la main (à caméra portée), en plans longs et nerveux qui eurent le privilège d'épuiser physiquement des acteurs qui, à l'exception de Raoul Billerey (Porthos), n'avaient pas l'expérience ni l'entraînement des maîtres d'armes. Léviat et Cosmos écrivent des dialogues qui désamorcent toute héroïsation des personnages, la projection-identification s'opérant pour le spectateur au niveau du jeu avec les codes du récit et du mythe romanesque.

"Ce qu'il y a de bien avec les hémorroïdes, dit Porthos, c'est qu'on ne pense plus à ses rhumatismes" ; à quoi D'Artagnan (Philippe Noiret) répond, à peu près : "J'ai mal dans des endroits dont je ne soupçonnais même pas l'existence." La gageure ultime du film étant peut-être d'avoir réussi un film léger, aérien, sur la pesanteur de l'âge, avec pour références, tout au moins durant le temps de l'écriture, **La rose et la flèche** de Richard Lester et **Coups de feu dans la sierra** de Sam Peckinpah. L'interprétation tout entière participe de cette pesanteur légère, donc de cette grâce, de cette aptitude au renouvellement que Tavernier, directeur d'acteurs, sait favoriser chez les vieux bretteurs. Une mention spéciale, même s'ils sont tous parfaits, à l'Aramis joueur, jésuite et satisfait de Sami Frey, ainsi qu'au sombre duc de Crassac, transfiguré par la débilité grandiose que lui instille le génial Claude Rich, qui redore ici une filmographie globalement indigne de son immense registre. Sans oublier Sophie Marceau, crédible en héroïne "populaire", et qui ferraille comme un vrai !

"Un film de vacances", dit Tavernier, parlant de **La fille de d'Artagnan** : la somme de travail qu'il contient permet de révoquer en doute la formule. Si, en revanche, il veut être jugé sur la manière plutôt que le

propos, que l'on prête davantage attention au metteur en scène qu'à l'auteur, alors quitus peut lui être donné sans réserve.

Michel Sineux
Positif (Septembre 94)

La parodie est un exercice difficile, parce que "second". Elle ne fonctionne qu'en proportion de la vigueur du terrain sur lequel elle pousse. Or, il semble, et rien dans **La fille de d'Artagnan** ne vient le démentir, que le cinéma de cape et d'épée soit un genre mort, un terrain stérile. Les dialogues de Michel Léviat et Jean Cosmos peuvent faire feu des quatre fers et les comédiens prendre un manifeste plaisir aux scènes de comédie. Noiret s'en donne à cœur joie, et Sophie Marceau paie de sa personne dans les séquences de dialogues. Comme souvent en pareil cas, les scènes les plus gratifiantes reviennent aux "méchants" - Claude Rich papelard et rigolard, Charlotte Kady vive et séduisante - et aux seconds rôles, notamment Luigi Proietti en Mazarin.

Mais le "tronc" d'aventures sur lequel devrait s'appuyer plaisanteries et émotion paraît, lui, bien vermoulu. Le spectacle de ces braves gens s'administrant force coups de rapière dans un grand bruit de ferraille ou tressautant sur des canassons laisse perplexe. Du fond de son fauteuil, le spectateur tente de se souvenir pourquoi, jadis, il a aimé voir Jean Marais, Errol Flynn ou le jeune Vittorio Gassman dans le **Chevalier mystérieux** de Freda, se livrer à semblables facéties.

Le piège dans lequel s'enferme Tavernier est celui-là même qui se referma naguère sur Polanski à l'époque de **Pirates**, et qui broie la plupart des parodies de westerns dont nous gratifie en ce moment Hollywood. Il est aggravé par la personnalité même de cet auteur qui reste fidèle à ses thèmes de prédilection même lorsqu'il veut se couler dans le film de genre et ne paraître viser que la pure distraction. Bertrand Tavernier, quels que soient l'époque et le style,

fort variables, de ses films, est un cinéaste de la nostalgie. Depuis **l'horloger de Saint-Paul**, il raconte un monde qui s'en va, regardé du point de vue de ceux qui en faisaient partie. Pareille démarche est à l'opposé du dynamisme ingénu qui devrait porter un film comme **La fille de d'Artagnan**.

Aussi, s'il décoche avec adresse ses flèches humoristiques, ne peut-il reprendre le flambeau d'un genre obsole, lui qui ne filme jamais qu'à la lumière des lueurs qui s'éteignent.

Jean Michel Frodon
Le Monde (25/08/94)

Le réalisateur

Il fut un admirable critique cinématographique, défenseur inlassable, dans les revues et au Nickel Odeon, de la série B américaine. **Vingt** puis **Trente ans de cinéma américain** ont été les bibles de nombreux cinéphiles. Passé à la réalisation, après avoir été attaché de presse, Tavernier confirma qu'un bon critique peut être aussi un bon metteur en scène. Non seulement il révéla une incontestable maîtrise, mais il surprit par la diversité des genres abordés, de Simenon (**L'horloger de Saint-Paul**) à la science fiction (**La mort en direct**), brillant surtout dans le film historique, reconstituant avec bonheur l'époque de la Régence (**Que la fête commence**) ou une affaire criminelle célèbre (**Le juge et l'assassin**). Il a su adapter avec succès un romancier "noir", comme Jim Thompson dans **Coup de torchon**. Lui reprochera-t-on de finir **Que la fête commence** par une révolte paysanne et **Le juge et l'assassin** par une grève ? Il s'agit moins de démagogie que de générosité. Générosité que l'on retrouve lorsqu'il aborde des sujets contemporains : le logement, la médecine, le temps de travail. Mais il ne fut jamais aussi admirable que dans le nostalgique **Un dimanche à la campagne**. Efficace et engagé, Tavernier a su retenir la leçon du grand cinéma américain. Il rend aussi

hommage au jazz, son autre passion dans **Autour de minuit**. Avec **La passion Béatrice** a-t-il tenté de se renouveler ? Cette belle histoire médiévale n'a pas été comprise, fermant provisoirement à Tavernier la voie du film historique. **La vie et rien d'autre** est avant tout une réflexion sur la guerre. **Daddy nostalgie**, plus personnel, se veut un hommage au père.

Filmographie

La chance et l'amour (un sketch)	1964
Les baisers (un sketch)	1965
L'horloger de Saint-Paul	1974
Que la fête commence	1975
Le juge et l'assassin	1976
Des enfants gâtés	1977
La mort en direct	1980
Une semaine de vacances	1981
Coup de torchon	1981
Un dimanche à la campagne	1984
Mississippi Blues	1984
Autour de Minuit	1986
La passion Béatrice	1987
La vie et rien d'autre	1989
Daddy nostalgie	1990
La guerre sans nom	1992
Voie publique	1992
L. 627	1992
La fille de d'Artagnan	1994